

## Remarques concernant les sauvages de l'Amérique du Nord

Extraits d'un texte de Benjamin Franklin, écrit vers 1784<sup>1</sup>

Au traité conclu à Lancaster, Pennsylvanie, en 1744, entre le Gouvernement de la Virginie et les Six Nations (groupe fameux de tribus indiennes de la partie Nord-Est des actuels Etats-Unis [Note du traducteur]), les commissaires de Virginie informèrent les Indiens dans un discours qu'il y avait à Williamsburg un collègue qui disposait d'un fonds destiné à l'éducation de la jeunesse indienne; et que si les chefs des Six Nations voulaient bien y faire descendre une demi-douzaine de leurs fils, le gouvernement s'assurerait qu'ils ne manquent de rien et qu'ils soient instruits dans toutes les connaissances du peuple blanc.

Le porte-parole des Indiens répondit:

«Nous savons que vous tenez en haute estime le type d'enseignement donné dans ces collèges, et que l'entretien de nos jeunes hommes, pendant qu'ils seraient auprès de vous, vous coûterait fort cher. Nous sommes convaincus par conséquent que vous voulez notre bien par cette proposition et nous vous en remercions sincèrement.

»Mais vous qui êtes sages devez savoir que différentes nations ont des choses des conceptions différentes; et vous n'en prendrez par conséquent pas ombrage si nos idées quant à cette sorte d'éducation se trouvent ne pas être les mêmes que les vôtres. Nous en avons eu quelque expérience; dans le passé, plusieurs de nos jeunes gens ont été élevés dans les collèges des provinces du Nord; ils furent instruits dans toutes vos sciences; mais, quand ils nous revinrent, ils étaient mauvais à la course, ignorant tout de la façon de vivre dans les bois, incapables de supporter le froid ou la faim; ils ne savaient ni construire une cabane, ni attraper un daim, ni tuer un ennemi, ils parlaient imparfaitement notre langue et n'étaient par conséquent utiles ni comme chasseurs, ni comme guerriers, ni comme conseillers; ils étaient totalement bons à rien.

»Nous ne vous sommes cependant pas moins obligés de votre aimable offre, quoique nous la déclinions; et, afin de vous montrer notre gratitude, si les messieurs de Virginie désirent nous envoyer une douzaine de leurs fils, nous prendrons soin de leur éducation, les instruirons dans tout ce que nous savons et ferons d'eux des hommes.»

<sup>1</sup> Traduction de l'anglais de J. Martin.

## L'envers de la santé médicalisée<sup>1</sup>

Valentine Borremans<sup>2</sup>

**Pouvons-nous échapper aux monopoles professionnels qui régissent dans la société occidentale, et celles qu'elle influence, la santé, l'instruction, l'emploi?... A chaque culture sa conception et sa réalité de la santé, dans le cadre d'une société «conviviale», où les individus dépendront le moins possible de services produits par d'autres, c'est ce que proposent les travaux du CIDOC de Cuernavaca.**

### Introduction

Ivan Illich, Cuernavaca

Il ne faut surtout pas confondre les formes administratives neuves que revêt la médicalisation de la santé et le renversement de la tendance actuelle à médicaliser tout soin de santé. Dans le premier cas, on s'oriente vers une aggravation considérable de cette utopie qui guidait déjà la «santé publique» au cours de l'après-guerre: les soins de santé imposés comme «biens de consommation». Le

second cas, quant à lui, relève d'une nouvelle vision sociale n'attachant de valeur au progrès technique que dans la mesure où il accroît le pouvoir que possèdent les individus et les groupes primaires de satisfaire leurs besoins par des activités autonomes, J'appelle «autonomes» les activités par lesquelles les gens définissent leurs besoins tout en créant des valeurs qui les satisfont. Le choix auquel est confrontée la médecine – en grec, la «crise» de la médecine – ne peut être compris si l'on n'opère pas cette distinction philosophique.